

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 58 (1920)
Heft: 32

Artikel: Onna rupaie dè saocèce
Autor: E.C.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-215745>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



ONNA RUPAIE DÈ SAOCCECE

SE lâi a temps po tot : temps po vouagni et temps po écaoré; temps po focherâ et temps po rebiolâ, temps dâi cerisèrâ, dâi premiaux et dâi z'alognés, lâi a assebin lo temps dâi rupâies dè sâocece que sè fâ quand le caions ont bosi dè remâofâ et que son ganguellâ à la tseménâ.

Lâi a on part dè dzo, cauquîs diés compagnons furent commandâ po allâ sè goberdzi, tsi on ami que lão fâ : « No ne sarein pas pe mau découté lo bossaton; dinsè : Garde à vous ! tout le monde à l'attaqué, en avant... arche... » Et tota la beinda, lo commandant ein tita, onna clliâirance à la man, s'einfat avau lè z'égras dè la cava. Faut derè que lo gaillâ avâi accoutemâ dè commandâ et se lè z'autro aviont comprâi lo commandémeint, c'est que lâi avâi quie dâi offisiêrs, dâi sordâ et mimaneint dâi landstourmiers à barba.

On iadzo prêts po l'attaqua, ti branquâ contré on égreface dè bon Pully, ion dè clliâ troupiers trait son couët et sè met à sabrâ sein pedi tota 'na platiâl dè hoelliès dè sâocece, tandi que ne n'autro eintamâvâ on pan et lo copâvè pè cartâi tant qu'ao derrâi croton, et clliâ munechons furont, coumeint dâo temps dâi piquettés, passâiès ài combattants.

Tandi cè temps, lo maîtrâ dè l'hotô, on verro à la man, coumeincè lè z'hostilitâ ein traïseint lo guelion à l'égreface et ein fasaint piellâ coumeint de 'na goletta, et sein ein toumâ onna gotta, cein que fâ tsantâ lè z'ons, tsecagni lè z'autro et rebeldoulâ tot lo mondo.

Tsacon s'ein baillâ avoué intrépidâ et grand coradzo. Lo pan et la sâocece s'agaffâvont coumeint dein on perte et lo vin s'eingozellâvè coumeint s'on l'avâi vassâ dein on eimbochâo; et quand la bous-tifaille fut reduite dein lè pétro, on tsandzâ dè can-tounéments et on tè fe mettrâ ein bataille devant on bosset dè Grandvaux, onna finna gotta, iô l'ont bintout z'u chëtsi onna dâova.

Mâ à fooce fifâ, on s'embrelioqué. Tandi que djazâvont coumeint dâi fennès, que rizont coumeint dâi bossus, que sè confâvont dâi gandoisés et que coumeincivont à avâi mau ào veïntro, à fooce dè recâffâ, on brâvo landstourmier, qu'a on nom célébro, et que sarai po solidò dévant l'ennemi què devant lo bossaton, sè peinsâ dè sè ramassâ dè per-quie, kâ cheintâi que n'arâi pas lo dessus et que cè tsancro dè Grandvaux allâvè lo rebattâ se volliâvè onco fotemassi avoué. Assebin sè láivâ, preind son bâton et... bouna né la compagni, vâo traci lavi. Mâ coumeint vâi on pou troblie, s'ein vo contré lo fond dè la cava, iô réincontré lo mouret et iô sè met à bordenâ. Quand lè z'autro l'ouïont rebenâ per lè ào fond, lâi criont :

— Que dâo diabllio fâ-tou quie ?

— Ye vu sailli; mâ quoui dâo diabllio a roba la porta que y'avâi quie à cé carô ?

Adon, coumeint bin vo peinsâ, lè z'autro ont tant rizu que ne poivont pas s'ein ravâi, et po ne pas laissi cé brâvo landstourmier dein l'eimbarres, l'ont bosi la tenâlia et l'on reinmenâ lo gaillâ à l'hotô.

Bâi, bâi adi; mâ quand l'est bon, l'est prâo !

E. C.

Voila ! — Un monsieur qui possédait une villa dans la banlieue d'une de nos villes romandes, avait pris un abonnement de tramway. Au bout d'un certain temps de voyages quotidiens, il pensa être suffisamment connu du personnel du tramway pour n'avoir plus besoin d'exhiber sa carte d'abonnement. Cela réussit avec la plupart des employés, mais un vieux grognon ne voulut rien savoir et persista à exiger la présentation de la carte.

Alors, exaspéré, l'abonné fit coudre sa carte sur le fond de sa culotte et chaque fois que le vieux rentrait la lui réclamait il se retournait vivement et soulevait le bas de son paletot.

JE SUIS DÉGOUTÉ DE LA VIE

*En ces temps où tout renchérit,
On récrimine, on se lamente,
Et plus personne ne sourit,
Même ceux qui touchent des rentes.
On ne respecte plus les lois;
Chacun aux autres porte envie;
Ça ne va plus comme autrefois :
Je suis dégoûté de la vie !*

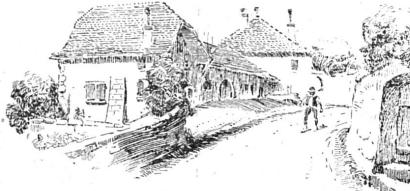
*Le Budget s'enfle tous les jours,
Notre Dette est épouvantable;
Le poids des impôts, déjà lourds,
Va devenir insupportable.
C'est à faire envier le sort
Des habitants de Moscouïe,
Et c'est à désirer la mort :
Je suis dégoûté de la vie !*

*On se donne bien du tourment
Pour se compliquer l'existence,
Au lieu de mettre bravement
Son espoir en la Providence.
Cette rage de nouveauté
Qu'on ne vit jamais assouvie
Fait fi de la simplicité :
Je suis dégoûté de la vie !*

*On n'ose plus, hélas ! muser
Au long des routes cantonales,
Craindre de se faire écraser
Par des machines infernales.
Qui nous rendra la paix des champs,
Que le Progrès nous a ravie;
Et du rossignol les doux chants ?
Je suis dégoûté de la vie !*

*Pour braver les hommes pervers,
Pour oublier ces temps moroses,
Je voulais écrire des vers
Sur du papier couleur de rose;
Mais la malchance me poursuit :
La Muse que j'apais suivie
N'a rien à me dire aujourd'hui :
Je suis dégoûté de la vie !*

A. R.



STÉRILE ATTENTE

A Mlle Laetitia G.

Mille petits bonheurs
Rôdent autour de nous.

JEAN-PAUL, fidèle à son habitude, vint prendre place sur le vieux banc sis à l'orée du bois, tout proche de la croisée des chemins, dont l'un, en pente douce, et à travers champs, conduit au village prochain.

Chaque jour, il s'assied là, et, comme hanté par une idée dont la fixité l'absorbe uniquement, il scrute, de ses yeux vagués et rougis par les ans, l'horizon sombre ou lumineux dans l'attente de quelqu'un ou de quelque chose dont personne n'a jamais vu trace aussi loin que s'étend le regard.

* * *

C'est un étrange petit vieux que Jean-Paul. Il a un passé, comme on dit dans le village, et un secret.

Aussi son allure mystérieuse et maniaque, ses longues et vaines attentes sur le banc de la croisée, son éternel mutisme défrayent les conversations.

Mais personne n'avait jamais reçu de confidences. Ce petit vieux était bien fait pour m'intriguer.

Un jour, en passant sur la grand'route, j'aperçus Jean-Paul à son poste d'attente. L'orage était proche et cependant ce petit vieux-là n'avait point l'air de s'en inquiéter. Je saisissai cette occasion pour lui adresser la parole.

— Jean-Paul, l'orage gronde déjà, tout proche. La première averse ne va pas tarder. Il vous faut vous acheminer vers le village avant l'ondée.

Jean-Paul, brusquement rappelé à la réalité, me regarda étonné, les yeux clignotants et se leva péniblement. Comme il éprouvait de grandes difficultés à marcher, je lui pris doucement le bras et l'aidai de mon mieux à se mettre en route.

Tant d'empressement et de douceur de ma part ont peut-être été cause de la confiance que me fit Jean-Paul, car, sans que je l'interroge même du regard, il s'épancha soudain :

— Vous êtes bon, vous, monsieur. C'est vrai, il y a l'orage. Je n'y prenais point garde à cause de mes idées qui étaient ailleurs.

Vous comprenez, j'attendais qu'Elle vienne. Elle doit venir. Elle ne peut plus tarder. J'étais jeune encore quand Elle partit et je me souviens que ce jour-là Elle m'a dit — je m'en souviens à cause des larmes que j'ai versées alors — Elle m'a dit comme cela : « Jean-Paul, sois fort. Je t'aime, mais il faut que je parte. Ne demande pas pourquoi. Ne me pose point de vaines questions. Aie confiance, je reviendrai. Tu comprends, le Bonheur n'est pas là où nous sommes : il est ailleurs; là-bas, très loin peut-être. Il appartient aux gens de la grand'ville.

» Je vais aller à sa recherche, et lorsque je l'aurai trouvé, seulement alors, mon Jean-Paul, je reviendrai te le donner. »

Vous êtes bon, vous monsieur, vous me comprenez, n'est-ce pas. Ma douleur fut bien forte, mais on ne meurt point d'une grande douleur à cause de l'expiation. On doit expier; cela rend meilleur. J'étais jeune alors, sans grande fortune, avec pour seul capital mes deux bras pour travailler. Oh ! ça a été dur, cette soudaine rupture. Puis j'ai repris courage. J'ai travaillé. J'ai vieilli, mais sans oublier. Maintenant je suis vieux et j'attends. Chaque jour je viens m'asseoir sur le banc de la croisée à cause de la grand'route, qui est tout proche, par où elle doit me revenir. Car elle ne peut pas ne pas venir. Elle n'a jamais menti, monsieur. Et puis elle est si bonne, si généreuse. Vous l'eussiez aimée, si vous l'aviez connue. Elle reviendra... Elle reviendra.

Jean-Paul s'arrêta essoufflé, car il avait dit tout cela d'un trait, et je vis bien alors qu'il était, ou décidé à n'en pas dire plus long, ou contraint à rester silencieux à cause de sa mémoire qui lui faisait défaut.

D'ailleurs nos chemins bifurquaient. Jean-Paul s'en alla, clopinant à droite, tandis que je prenais la gauche.

(A suivre.)

Logique enfantine. — On donne une leçon à Bébê :

— D'où viennent les pommes ?

— Des pommiers.

— Les poires ?

— Des poiriers.

— Et les dattes ?

Bébê, après un instant de réflexion, et tout triomphant :

— Des calendriers.

L'HOMME A LA COUVERTURE

JEAI connu jadis, à la foire de Neuilly, connaît un chroniqueur du *Temps*, un homme qui portait une tunique à boutons de cuivre et un bérêt de marin. Il était assis sur une chaise, ses jambes et sa poitrine enveloppées d'une grosse couverture de laine sous laquelle il cachait ses mains. Un grand tableau appuyé sur ses genoux représentait un combat naval.

« Messieurs et mesdames, disait le mendiant, voyez le travail d'un pauvre paralytique blessé en défendant son pays dans un grand combat naval. »

Malgré vous, vous regardiez cette peinture un peu enfantine et vous éprouviez un serrement de cœur à l'idée que ce vieux marin qui a été blessé, estropié pour la vie en défendant son pays, était réduit à tendre la main comme un vulgaire mendiant. Pour ma part, je ne suis jamais passé devant mon paralytique sans déposer une pièce de deux sous dans sa sébile.

Un soir d'été, vers les onze heures, je rentrais à Neuilly, lorsque je croise un solide gaillard qui, d'un pas ferme et pressé, se dirigeait vers Paris.

Il était vêtu d'une tunique à boutons de cuivre et